



Valorisation des recherches en traductologie – une nouvelle ouverture dans un pays en quête de communication

Mirela KUMBARO FURXHI
Université de Tirana, Albanie

Même si ma communication porte sur les recherches en traductologie, l'unité scolaire que je représente n'est pas une école de traduction proprement dite. C'est la Faculté des langues étrangères – où, traditionnellement, on a enseigné les langues et les lettres dans une panoplie de langues – de l'Université de Tirana, la plus grande université de l'Albanie.

C'est justement dans ce cadre que s'effectuent les recherches en matière de traduction dans mon pays – des recherches dont je voudrais vous parler, tout en essayant d'en cerner, devant vous, comme devant un miroir où on se regarde pour mieux se comprendre et se corriger, le présent et le futur.

Pour y arriver, je voudrais décliner ma communication en trois cas : d'abord, le contexte universitaire et les besoins de formation; ensuite, la situation de la recherche; enfin, les stratégies de valorisation.

Le contexte universitaire et les besoins de formation

Il y a une douzaine d'années la filière de traduction et d'interprétation n'existait même pas, à l'Université de Tirana. Quelques ateliers étaient offerts aux étudiants en langues étrangères, mais ils étaient donnés par des professeurs de linguistique qui devaient compléter le nombre d'heures

prévu dans leur charge annuelle de travail, ou par des jeunes enseignants à qui on ne pouvait pas encore confier les « grands » cours de littérature ou de linguistique.

Actuellement, de pair avec les départements offrant les programmes en didactique de langues étrangères et en langues et communication, nous formons également des traducteurs et des interprètes. Pour les trois filières, notre faculté comprend les trois cycles d'étude (licence, master, doctorat – L.M.D.), conformément au processus de Bologne. Elle est d'ailleurs la seule dans le pays à être habilitée à délivrer des diplômes de masters et à diriger des recherches doctorales en langues et lettres étrangères, comme elle est la seule, également, à proposer une formation en traduction et interprétation – formation qui a connu une vraie révolution.

Après avoir offert un programme combinant une ou deux années de cours obligatoires et une ou deux années de stage (en traduction et interprétation) en milieu professionnel, on travaille maintenant à la préparation des nouveaux programmes de premier cycle comprenant trois années de cours obligatoires et optionnels (niveau Licence) – afin d'assurer une formation solide en compétences linguistiques et culture générale – , plus un master de deux ans. Ce master, qui sera offert à partir de septembre 2011, permettra aux étudiants d'acquérir une double formation en traduction et en interprétation de conférence. Toutes ces évolutions rapides ont mis en évidence non seulement l'intérêt, mais aussi le besoin de développer des recherches traductologiques. Il y a tout un terrain à découvrir, une matière à adapter, des outils à expérimenter et, surtout, des mesures à mettre en place très rapidement. Et c'est peu dire... Car, si le métier de traducteur fait partie des professions les plus anciennes de ce monde, la formation et les recherches universitaires en la matière sont beaucoup plus récentes – et cela, non seulement en Albanie.

La société dans laquelle nous vivons est en phase de mutation totale. Or, dans ce contexte marqué par la diversité, tout devient affaire de communication, d'échanges, d'intégration et,

partant, de traduction. La traduction est aussi une activité économique. Elle intervient dans des domaines techniques et scientifiques. Elle coûte cher et prend du temps, ce qui influe parfois négativement sur la qualité des textes traduits. Dans cette optique, il importe d'optimiser autant économiquement que techniquement les performances des traducteurs. Même si l'Albanie est un petit pays, les instances gouvernementales demandent aux universités albanophones de mettre à l'ordre du jour la formation des futurs interprètes et des traducteurs de qualité sans lesquels la communication efficace ne serait pas possible, étant donné son éventuelle annexion à l'Europe et son important marché professionnel sur le plan régional (notamment avec quatre pays où l'albanais est la langue officielle).

Par ailleurs, les modes de vie et de travail des traducteurs sont en train de se transformer complètement. Les postes permanents, le salariat et l'intégration dans une entreprise particulière, ne sont plus affaires courantes. La réalité professionnelle montre qu'un grand nombre de traducteurs travaillent à la pige, sans être rattaché à un seul employeur. De plus, les services de traduction, partout, diminuent, même si le besoin en traduction ne diminue pas, au contraire. Cela veut dire qu'on donne de plus en plus de contrats aux traducteurs à l'extérieur des compagnies. Cela revient à dire que l'avenir des traducteurs, ce n'est ni le salariat, ni l'emploi en entreprise, mais bien la profession libérale. Et la profession libérale suppose que l'on soit polyvalent, ce qui mérite d'être étudié et de faire l'objet de recherches pédagogiques. Je pense que c'est très important que nous soyons conscients de ces nouveaux enjeux professionnels liés à la traduction.

Les changements sociaux et économiques modifient non seulement le monde professionnel, mais également le tableau universitaire et les axes de recherche.

Il importe donc que la formation soit diversifiée ; que nous sachions que nous avons à apporter, à donner à nos étudiants ce bagage, cette capacité, cette souplesse, cette élasticité, et ces ouvertures multiples en fonction de leur affinités, de leurs capacités, de leurs choix. Je pense que cette nécessité doit être très présente à notre esprit.

La situation de la recherche

Ce tableau déteint évidemment sur le cadre des recherches en traduction, car, dès qu'une discipline se développe à l'Université, le problème des recherches devant s'y rattacher se pose. Or il se trouve que l'entrée de la traduction à l'université a pris une forme paradoxale parce qu'elle s'est réalisée à l'envers, en quelque sorte. Pendant des siècles, la traduction n'a pas eu besoin de l'université pour survivre et le traducteur n'a pas eu besoin d'être un scientifique pour effectuer son travail. C'est l'enseignement des méthodes pratiques de la traduction qui a fait, la première, son arrivée à l'université, et ce, avant même que ne naisse une théorisation scientifique de la traduction. C'est une situation qui peut partiellement s'expliquer par le fait qu'au départ, la traduction était indirectement présente dans l'enseignement universitaire, mais uniquement comme mode de didactique des langues – une matière qui se situe à des années-lumière de l'enseignement de la traduction professionnelle.

Les évolutions liées au milieu de la traduction que nous avons évoquées précédemment ont donné lieu, par ailleurs, à la création de vraies écoles de traduction au niveau universitaire. Dans ces unités scolaires, il a été et est question, d'abord, d'enseigner une méthodologie de la traduction et de l'interprétation ; et, ensuite, de l'élaborer, tout en encourageant la réflexion sur ces activités et sur les mécanismes qui se mettent en marche lors de l'opération traduisante. Leur mandat premier reste d'améliorer les performances professionnelles, mais ces écoles ont aussi l'ambition d'expliquer théoriquement les mécanismes du langage et de la communication en

situation du croisement des langues et des cultures. Il va de soi qu'elles souhaitent également avoir des retombées bénéfiques sur le plan des recherches pédagogiques de la traduction et de l'interprétation.

Avant de vous confier où en sont nos recherches traductologiques, vous me permettrez de rappeler à quoi sert la traductologie, en citant Christine Durieux, mon ancienne professeure à l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT), aujourd'hui à l'Université de Caen :

La traductologie, à un premier niveau, permet d'améliorer la méthodologie de la traduction. Ensuite, à un deuxième niveau, elle permet de faire progresser la didactique de la traduction et, donc, la formation des traducteurs. Armés d'une méthode de travail plus sûre et mieux ciblée, fondée sur une connaissance plus approfondie du processus de traduction, les traducteurs peuvent être plus performants et efficaces dans l'exercice de leur métier. Enfin, à un troisième niveau, elle est un facteur de qualité des traductions en ce qu'elle contribue à faire prendre conscience aux praticiens des fondements théoriques qui légitiment la méthode et des impératifs qui justifient les procédures de nature à assurer la qualité des traductions.

Or les enseignants souhaitant enseigner la traduction et l'interprétation et qui sont tenus de faire des recherches, étaient – et sont encore – fortement captivés par des disciplines traditionnellement dominantes, et qui se croisent en quelque sorte avec la traduction par leur approche interdisciplinaire (comme la littérature comparée ou la linguistique contrastive). Ce phénomène s'explique par le fait qu'il y a plus de textes d'appuis dans ces domaines et une bibliographie plus riche; parce que des modèles existent déjà; et les professeurs qui sont habilités à diriger les étudiants connaissent surtout ces ressources. Il faut ajouter à cela que la hiérarchie ne reconnaît pas encore la traductologie comme discipline de recherche indépendante – celle-ci étant institutionnellement sous-développée, et spontanément située à l'intérieur d'une autre discipline, généralement la linguistique. Je me rends bien compte, au passage, que le cas albanais n'est pas le seul sur la carte des recherches universitaires internationales, aux prises avec cette problématique.

Cela dit, ce type de recherche ne rend pas grand service à l'étude des modalités inhérentes au processus de traduction, et encore moins à la pédagogie de la traduction, car les premières

s'occupent surtout du produit fini de la traduction, alors que la traductologie s'intéresse à la fois au traducteur et aux mécanismes de la traduction. On peut ainsi constater une rupture entre le processus de l'enseignement et de l'activité pédagogique, d'une part; et les recherches de l'enseignant, de l'autre. On retrouve donc, au lieu d'une symbiose enseignant-chercheur, un état de « schizophrénie » – si vous me permettez cette exagération –, débouchant sur une pédagogie aussi empirique qu'incohérente et des recherches aux visées imprécises. Dans d'autres cas, on a des enseignants qui assurent l'enseignement de la théorie de la traduction et de la traductologie sans toutefois pratiquer la traduction (et encore moins l'interprétation) en dehors de l'université. Leur approche, qui est souvent héritée de la traduction littéraire et de la linguistique contrastive, s'adresse à des étudiants de langues ne se destinant pas majoritairement aux métiers liés au domaine de la traduction.

En outre, bien qu'on parle surtout de la recherche en traduction, on ne peut pas se permettre d'oublier une préoccupation d'ordre didactique, soit celle des contenus et des objectifs d'une formation universitaire susceptible de mettre sur le marché du travail des traducteurs et des interprètes capables de pratiquer correctement et rentablement leur métier. Le besoin d'engager des enseignants professionnels de la traduction ayant une approche pratique et technique du métier s'est fait vite ressentir. Mais ce sont des professionnels que notre université n'arrive pas toujours à « séduire », parce que, s'ils accepteraient les contrats que les institutions d'enseignement leur offrent, ils seraient moins bien payés qu'ils ne le sont en effectuant de la traduction professionnelle. Il faut mentionner, aussi, qu'ils font souvent preuve de défiance à l'égard de tout ce qui est théorique. Parfois, tout simplement, n'ayant aucune formation universitaire et maîtrisant suffisamment leur métier de traducteur, ils ne semblent pas voir l'intérêt de se rattacher à une école spécifique de traduction.

Les stratégies de valorisation

Il y a là un clivage entre traducteurs praticiens et universitaires théoriciens. Cette dichotomie est assez complexe, non seulement sur le plan pédagogique, et le plan scientifique, mais aussi sur le plan de la gestion des ressources humaines, puis sur ceux des sensibilités individuelles, des habitudes tenaces, des lenteurs hiérarchiques et des barrières administratives.

La traductologie et la traduction ne doivent pas être exclusives. Au contraire, elles peuvent être complémentaires, la traductologie contribuant à la professionnalisation du traducteur, et la traduction nourrissant la réflexion d'un corpus riche et vivant. Ce sont là des éléments très importants, et dont il faut tenir compte dans la formation, car les étudiants souhaitant devenir traducteurs, réclament une réflexion et un discours autant ancrés dans une pratique qu'élaborés pour la pratique.

Compte tenu de la nature interdisciplinaire de la traductologie et de son objet (présenté ici comme l'étude des modalités inhérentes au processus de traduction), on croit fortement que la présence de traducteurs professionnels est nécessaire dans les équipes de recherche en traductologie. Or, pour le moment, elle est insuffisante. Il serait plus efficace, pour faire avancer la recherche en traductologie, d'attirer dans l'enseignement universitaire, mais aussi dans les réflexions théoriques, des traducteurs conscients des exigences et des réalités du métier, mais aussi, – selon les besoins – des terminologues, des informaticiens, des linguistes, des philosophes du langage, des sociologues, des cognitivistes, des spécialistes de la communication, etc. Cette liste ne saurait être exhaustive; elle est totalement ouverte aux autres champs relatifs à la traductologie. On qualifierait cette recherche d'*active* : le besoin de comprendre y assisterait une action, puis celle-ci donnerait forme et sens à celui-là. Non seulement il faut créer des ressources communes, développer des équipes et des réseaux pluridisciplinaires, mais il importe aussi d'articuler des programmes, de préciser les priorités de recherche. Aujourd'hui, il y a toujours

plus de thèses en traduction littéraire, alors que les traductions techniques, multimédiales et interculturelles constituent la majorité des corpus. On a hâte de créer des formations plus et mieux adaptées, mais les enquêtes sur l'évolution des marchés manquent.

Dans cet objectif, depuis deux ans environ, il y a des efforts de fournis afin de revaloriser les recherches en traductologie. Entre 2006 et 2009, sur six soutenances de doctorat, deux portaient directement sur la traduction (l'une sur la traduction juridique et l'autre sur la pédagogie de l'interprétation). De plus, à la grande surprise des doctorants, le grade universitaire « docteur en traductologie » apparaît depuis tout récemment sur le diplômes des doctorants ayant complété leur formation.

Il est évident que la création d'un environnement stimulant pour la recherche est primordiale. Les ressources ne sont néanmoins pas toujours disponibles, surtout dans les petits pays où le contexte sociopolitique très mouvementé fait en sorte que les priorités sont souvent ailleurs que dans la recherche. Les chercheurs qui sont jeunes doivent se battre beaucoup pour réaliser leurs ambitions universitaires. En traductologie, cela est encore plus difficile, car pour réussir dans ce domaine, le candidat doit être à la fois praticien et chercheur, essayer de gagner sa vie correctement grâce au métier et faire ses recherches à l'université (activité qui, du reste, n'assure qu'une modeste rémunération).

Je pense aussi que la visibilité de la recherche joue un rôle très important. Nous essayons d'organiser des conférences centrées sur la réflexion traductologique pour qu'elle ne reste pas seulement une annexe des activités fourre-tout. Ces efforts ne devraient pas, à notre sens, rester *intra-muros*, mais pourront tendre vers un tissu économique et social, vers la réalité professionnelle et surtout rejoindre des réseaux régionaux et internationaux. La réforme universitaire envisagée par la Déclaration de Bologne visait une harmonie dans tous les pays

européens. Or cette réforme se fait à l'intérieur de frontières nationales. Et si on parle de traductologie, on met le doigt sur un domaine directement lié à la communication internationale, interculturelle et interlinguistique. Ces recherches ne peuvent pas – ne doivent pas – rester uniquement dans les enceintes d'une organisation locale.

Dans cette optique, nous déployons des efforts pour développer des actions de communication interne et externe qui se traduisent par la réalisation de projets régionaux et internationaux. Pensons, notamment, au projet européen OPTIMALE : il s'agit d'un réseau de recherches entre différentes universités, œuvrant dans la formation des traducteurs professionnels, et qui vise à rendre plus visibles ces recherches. Mentionnons, également, la coopération que nous développons depuis un an avec le Département de la formation des interprètes de conférence du Service des interprètes de la Commission européenne, cela afin de mettre sur pied un master européen en interprétation de conférence.

Les échanges engagés avec les écoles qui ont déjà exploré les terres de la traductologie sont très stimulants pour nos chercheurs, même s'il est toujours difficile de trouver les moyens de financement. On a cependant réussi, depuis trois ans, à réaliser des modules d'enseignants et des séminaires de formation avec l'Institut des traducteurs et des interprètes de l'Université de Strasbourg. Nous avons aussi prévu de faire de même avec l'ESIT de Paris, grâce au soutien de l'Ambassade de France en Albanie. Ce qui m'inquiète, cependant, c'est que le manque croissant des ressources rende la tâche encore plus difficile qu'elle ne l'est, et dépendante des volontés individuelles sans permettre l'élaboration de coopérations à long terme.

Toutefois, – ici, c'est l'enseignante-chercheuse en moi qui parle –, on n'est pas encore parvenu à réorganiser, du point de vue administratif, la formation en traduction en la séparant de la formation en langues et en créant un département– voire un institut –à part. Les enseignants

pourraient s'y retrouver professionnellement et échanger leurs réflexions, coordonner leur enseignement et leurs recherches indépendamment de leurs langues de travail.

Mais quelque chose me dit que ce jour n'est pas très loin, et je crois que nous sommes plutôt sur la bonne voie pour y parvenir.